

Introduction

Il est admis depuis longtemps que les temps verbaux jouent un rôle essentiel dans la construction de la cohérence et, partant, de l'incohérence du texte. Ceci s'explique si on accepte que leur fonctionnement est comparable à celui des pronoms, des syntagmes nominaux définis, ou à d'autres expressions qu'on peut dire anaphoriques. Toutefois, Kleiber (1993) a montré les dangers d'une association trop rapide et trop facile avec ces anaphores (pro)nominales, puisqu'à l'opposé de ce genre d'anaphores, les temps grammaticaux ne réfèrent pas à des moments temporels, ils servent uniquement "à situer, dans le temps, l'état de choses dont il est question dans la phrase" (Vet 1985:38). Les temps grammaticaux ne font que localiser les éventualités exprimées par le prédicat verbal et permettent ainsi d'identifier celles-ci. On peut conclure avec Marc Wilmet que l'extension de l'anaphore au domaine verbal ne va pas de soi.

Theo Janssen essaie de pallier au problème en donnant un fondement cognitif commun au fonctionnement des démonstratifs anglais *this* et *that* et les deux temps grammaticaux simples de l'anglais (le présent et le prétérit). Leurs emplois s'expliqueraient à partir de la situation déictique dans laquelle un observateur observe une scène. Il y a dans cette situation *primo*, le point d'où on observe la scène (le *vantage-point*), *secundo*, une partie de la scène en focus et *tertio*, une partie de la scène qui n'est pas en focus. On peut établir des relations entre ces trois termes et les termes proposés par Reichenbach, (*speech point*, *reference point* et *event point*), mais ce serait oublier que les termes de Reichenbach sont spécifiques pour les temps alors que les termes cognitifs proposés par Janssen sont communs aux anaphores (pro)nominales et aux temps : *this* et le présent servent à identifier une région focale de la visée référentielle du locuteur, alors que *that* et le prétérit anglais servent à identifier une région non-focale.

Alors que Theo Janssen justifie l'analogie entre temps et démonstratifs en leur trouvant une origine cognitive commune, Liliane Tasmowski-De Ryck et Carl Vetters établissent l'équivalence

PS (passé simple) = SN indéfini (Vet 1986)

PC (passé composé) = SN démonstratif

IMP (imparfait) = SN défini (Tasmowski-De Ryck 1985, Berthonneau et Kleiber 1993)

uniquement parce qu'elle leur permet d'expliquer une partie du comportement de ces temps. Cette équivalence n'est d'ailleurs pas parfaite. Tout d'abord parce qu'à l'opposé des syntagmes nominaux, les verbes introduisent toujours un

nouveau référent (Kleiber 1993). Mais aussi parce qu'il y a des différences spécifiques entre chaque temps et son correspondant nominal :

1. le PS est déictique parce qu'il introduit un nouvel événement, mais il est aussi anaphorique, puisqu'il signale que ce nouveau référent est postérieur à un moment antérieur - il est donc "anadéictique";
2. le PC est rapproché d'un SN démonstratif, mais ce n'est pas l'événement exprimé par le PS qui est dans le contexte d'énonciation, mais l'état résultant;
3. l'imparfait peut être rapproché de SN définis, mais le contexte qui justifie l'imparfait ne doit pas être identifié par les liens stéréotypiques nécessaires pour des anaphores nominales associatives.

Dans leurs conclusions, les auteurs suggèrent que ces différences s'expliquent à la lumière du fonctionnement textuel de la référence verbale. Ainsi, l'anadéicticité du PS s'explique par le fait qu'il s'emploie dans la narration, qui est caractérisée par la linéarité des événements racontés, alors que la plus grande liberté d'association de l'imparfait serait due au fait que toute éventualité peut coïncider avec un nombre infini d'autres éventualités.

La spécificité du PS est ainsi liée au type de texte dans lequel il s'emploie. Cette suggestion est étayée et précisée par Co Vet, qui distingue les discours narratifs des discours déictiques et pseudo-déictiques. Dans le discours narratif, les événements sont uniquement reliés par la postériorité ; dans les discours (pseudo-)déictiques, les événements ne sont plus considérés comme postérieurs les uns par rapport aux autres, mais comme reliés à des points de repère - le moment de parole ou un moment introduit précédemment dans le texte. Cette différence explique pourquoi le PS, le temps de la narration, ne peut s'employer pour établir une relation causale entre deux événements si l'événement déclenchant est mentionné après l'événement qu'il est censé causer (Caenepeel et Moens 1994, Caenepeel 1995).

Vet fonde sa distinction entre différents types de textes sur la théorie cognitive de Levelt (1982), mais il pourrait aussi la fonder sur les remarques de Tuija Virtanen sur *then*. Virtanen montre que *then* est retrouvé dans des instructions plutôt que dans des narrations, ce qui pourrait être surprenant, puisque *then* est un signal de séquentialité. Son absence dans les narrations s'explique cependant si on accepte que les narrations sont reconnues immédiatement par les locuteurs comme des textes caractérisés par la progression temporelle (Boogaert), de sorte qu'il n'est plus nécessaire de rendre celle-ci explicite, sauf s'il y a des raisons particulières, par exemple pour signaler un retour à la ligne principale du texte ou pour signaler que la phrase qui comporte *then* occupe l'avant-plan.

Les réflexions de Vet montrent en fait que le PS n'est pas déictique, c'est-à-dire qu'il n'est pas calculé à partir du moment d'énonciation. Jacqueline Guéron note qu'à l'opposé du PS français, l'anglais dispose bien d'un temps simple pour dénoter le passé déictique. Le contraste s'explique à son avis si on accepte que le français n'a pas de morphologie verbale pour signaler l'aspect perfectif et doit avoir recours pour l'exprimer, à une forme composée, le PC, alors que l'anglais a bien un aspect morphologique [+perfectif].

Ces textes montrent que l'emploi d'un temps s'explique non seulement par sa valeur propre, mais aussi par des facteurs discursifs. Ilse Depraetere montre ainsi qu'en anglais on ne peut décider d'avance quel temps il faut employer dans une subordonnée qui exprime un événement passé par rapport à une principale au *present perfect*. On emploiera dans la subordonnée le *present perfect* plutôt que le *past perfect* si dans le contexte il y a des éléments qui mettent la situation dans la subordonnée en relation avec le moment d'énonciation plutôt qu'avec le moment de l'événement relaté dans la principale. En d'autres termes, le temps est construit de façon déictique (par rapport au moment d'énonciation) ou de façon anaphorique (par rapport au moment de l'événement de la principale) d'après le contexte.

L'apport respectif des deux composantes, le sens propre du temps et les facteurs discursifs, prête à discussion. Arie Molendijk s'oppose à la définition de l'imparfait comme un temps anaphorique méronomique (Berthonneau et Kleiber 1993). Il soutient que le rapport entre l'événement à l'imparfait et l'événement qu'il reprend de façon anaphorique est, en partie, régi par des principes narratifs et non par une relation méronomique qui ferait partie du sens même de l'imparfait.

Finalement, si anaphore et deixis caractérisent certains types de discours et sont donc des propriétés textuelles plutôt que grammaticales, il faut s'attendre à ce que, dans certains de leurs emplois, des temps déictiques puissent avoir des emplois anaphoriques et vice versa. Svetlana Vogeeler montre qu'un des emplois de l'imparfait, l'imparfait perceptuel, doit être considéré comme déictique, si par deixis on entend qu'il y a référence à la situation énonciative, et cela malgré le fait que l'imparfait est généralement considéré comme un temps anaphorique. Cela ne veut d'ailleurs pas dire qu'elle abandonne l'équivalence $IMP = SN$ défini ; elle préfère conclure que ces SN, tout comme les temps, peuvent être déictiques.

Le rapport entre temps verbaux, cohérence et anaphores ne se limite pourtant pas au seul fait des anaphores temporelles. Les prédicats verbaux ont aussi pour fonction de limiter les conceptions qu'on peut avoir de leurs arguments. Ils classent ceux-ci d'avance dans des types d'objets particuliers (la sous-catégorisation). Pour déterminer les classes d'arguments associés aux prédicats, on employait entre autres le test de la pronominalisation, l'idée étant

que l'anaphore pronominale doit préserver le type de l'antécédent si l'on veut que la pronominalisation soit acceptable. Danièle Godard et Jacques Jayez font remarquer qu'il existe des exceptions à la règle traditionnelle et qu'il y a des glissements de type, notamment entre des GN de type objet et des GN de type événement. Ces glissements sont soumis à des restrictions et toute séquence n'est pas acceptable ou en d'autres termes cohérente. Michel Charolles apporte alors la preuve que l'identification précise de l'argument dépend entre autres des indications aspecto-temporelles véhiculées par le verbe. C'est entre autres ce paramètre qui décide si, dans la construction *A changer O_{ij} pro_{ij}* peut renvoyer soit à O_i, l'entité qui préexiste au changement, soit à O_j, l'entité qui en résulte.

Les textes de ce volume suggèrent ainsi deux grandes conclusions :

1. Deixis et anaphore ne doivent pas être employées pour caractériser les temps, mais pour caractériser certains types de discours et, partant, comme des stratégies qui permettent d'assigner une cohérence aux discours.
2. La cohérence ne s'établit pas uniquement à ce niveau global, elle se construit aussi à un niveau plus local, où les types des GN, sélectionnés par les prédicats et leurs valeurs aspecto-temporelles, doivent être compatibles.

Walter De Mulder
Liliane Tasmowski-De Ryck
Carl Vetters

Références

- Berthonneau, A.M. & G. Kleiber (1993), 'Pour une nouvelle approche de l'imparfait : l'imparfait un temps méronymique', *Langages* 112:55-73.
- Boogaert, R. (1992). *Aspect, Aktionsart en temporele relaties in narratieve teksten*. Thèse de doctorat, Université Libre d'Amsterdam.
- Caenepeel, M. & M. Moens (1994). 'Temporal structure and discourse structure', in: C. Vet & C. Vetters (éds.), *Tense and Aspect in Discourse*, Berlin/New York : Mouton De Gruyter, 5-20.
- Caenepeel, M. (1995). 'Aspect and text structure', *Linguistics* 33:213-253.
- Kleiber, G. (1993). 'Lorsque l'anaphore se lie aux temps verbaux', in: C. Vetters (éd.), *Le temps de la phrase au texte*, Lille : Presses Universitaires, 117-167.
- Levelt, W.J.M. (1982). 'Cognitive styles in the use of spatial direction terms', in: R. Jarvella & W. Klein (éds.), *Speech, Place and Action. Studies in Deixis and Related Topics*. Chichester:Wiley, 251-268.

- Tasmowski-De Ryck, L. (1985). 'Temps du passé : logique et apprentissage', *Revue internationale de philosophie* 155:375-387.
- Vet, C. (1985). 'Univers de discours et univers d'énonciation : les temps du passé et du futur', *Langue française* 67:38-58.
- Vet, C. (1986). 'A pragmatic approach to tense in functional grammar', *Working Papers in Functional Grammar* 16.